

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN PSYCHOLOGIE

PAR

NORMAND AUBERTIN

PSYCHOPATHIE ET LIEN AVEC LA VICTIME

CHEZ LES AGRESSEURS SEXUELS DE FEMMES ADULTES

MARS 2003

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Table des matières

Résumé	3
Position du problème	4
Violence familiale et psychopathie	4
La « Psychopathy Checklist »	7
Agressions sexuelles et psychopathie	8
Types de victimes et psychopathie	12
Méthodologie	14
Sujet	15
Instrument	16
Résultats	16
Discussion	17
Références	23

Remerciements

L'auteur aimerait remercier M. Gilles Côté pour sa direction et son encadrement lors de cette recherche, ainsi que le FCAR pour leur bourse d'étude. Il faut souligner l'apport des différents intervenants du Service Correctionnel du Canada, plus particulièrement Marie-Hélène Dufresne et Vivianne Garant. Pour ses corrections, même dans les moments les plus difficiles, je remercie Madeleine, de même que mes enfants et ma conjointe qui m'ont fourni la motivation d'aller toujours de l'avant.

Psychopathie et lien avec la victime
chez les agresseurs sexuels de femmes adultes.

Normand Aubertin, Criminologue

n.aubertin@sympatico.ca

6423 mots

Résumé

La psychopathie est un phénomène peu étudié chez les agresseurs sexuels de conjointe. L'hypothèse que les caractéristiques des agresseurs sexuels de conjointe tiennent d'un mode de fonctionnement psychopathique, par opposition aux agresseurs sexuels de femmes sans lien d'intimité, a donc été étudiée. Pour ce faire, 27 agresseurs sexuels de conjointe et de 70 agresseurs sexuels de non-conjointe furent comparés en utilisant la « Psychopathy Checklist Revised » (PCL-R). Dans l'ensemble, cinq sujets seulement ont rencontré les critères de la psychopathie. Sur la base catégorielle, plus d'agresseurs sexuels de conjointe se retrouvent parmi les cas mixtes, les agresseurs sexuels de non-conjointe se retrouvant plus souvent parmi les non-psychopathes. Sur la base d'un continuum, les agresseurs sexuels de conjointe ont cependant obtenu un score moyen général plus élevé à la PCL-R.

Psychopathy has rarely been studied in the wife rapist population. The hypothesis was that the characteristics of the spouse sexual offenders refer more to a psychopatic functioning than the non-spouse sexual offenders. A sample of 27 spouse sexual offenders and 70 non-spouse sexual offenders was taken. The « Psychopathy Checklist Revised » (PCL-R) was used to evaluate the psychopathy. The results were that only five subjects meet the criterion of psychopathy in the whole sample. On a categorial basis, difference appeared in the distribution of the different samples among the cases categorised as " mixed " and the " non-psychopaths ", the spouse sexual offenders being more often diagnosed as " mixed " and the non-spouse sexual offenders being more often diagnosed as " non-psychopaths ". On a dimensional basis, the mean score at the PCL-R of the spouse sexual offenders was significantly higher than the non-spouse sexual offenders.

Position du problème

Le phénomène de la violence conjugale fait l'objet d'une attention particulière dans la société canadienne. Des programmes de sensibilisation et de traitement ont été élaborés ces dernières années, que ce soit dans la communauté ou dans le milieu institutionnel (Rondeau, 1988; Kropp, Hart, Webster & Eaves, 1995; Comité canadien sur la violence faite aux femmes, 1993; Stewart, Hill & Cripps, 1999). Parmi les conjoints violents, certains vont agresser sexuellement leur conjointe. Huit pour cent des femmes au Canada mentionnent avoir été agressées sexuellement par un conjoint (Centre canadien de la statistique juridique, 1994). L'agression sexuelle de la conjointe, passée ou présente, représente un facteur important de risques de récidive (Sonkin, 1987; Walker, 1989 ; Stuart et Campbell, 1989 ; Goldsmith, 1990 ; Saunders, 1992 ; Kropp et al., 1995); il y a donc lieu de chercher à mieux comprendre le sous-groupe des violeurs de conjointe. Ces derniers se trouvent au carrefour de diverses problématiques en ce qui a trait à l'évaluation du risque de comportements violents. Faut-il comprendre cette problématique sous l'angle de la violence conjugale, de la déviance sexuelle ou, encore, d'un fonctionnement purement psychopathique ?

Violence familiale et psychopathie

Huss et Langhinrichsen-Rohling (2000) mentionnent que, bien que les psychopathes ne représentent pas la majorité des agresseurs de conjointe, la littérature scientifique sur la psychopathie suggère qu'ils pourraient constituer une minorité importante (15 à 30%). Caesar (1986) a utilisé le MMPI pour déterminer trois groupes d'agresseurs de conjointes. L'« altruiste non révélé » est généralement dépendant et peu sûr de lui; le

« sauveteur révélé » démontre des traits de personnalité histrionique et, finalement, le « tyran » est caractérisé par des traits psychopathiques et paranoïdes. La distribution des sujets à l'intérieur de chaque groupe ne fut pas établie.

Gondolf (1988) identifie également trois groupes d'agresseurs de conjointe. Deux de ces groupes, les « sociopathes/psychopathes » (environ 8% de la population cible) et les « antisociaux » (environ 42% de la population cible) sont surtout caractérisés par l'abus sexuel, la violence envers les enfants et le comportement antisocial. Le troisième groupe, les « agresseurs typiques » (environ 50% de la population cible) sont moins abusifs que les deux autres groupes aux niveaux physique, verbal et sexuel. Les auteurs ont utilisé l'histoire sociale et des données comportementales comme variables de base dans leur analyse de groupement (cluster). Par la suite, ils ont demandé à une équipe de cliniciens d'interpréter et d'identifier les regroupements. Toutefois, il faut souligner que la définition de « sociopathes/psychopathes » utilisée pour identifier le premier groupe n'est pas spécifiée et qu'aucun outil diagnostique ne fut utilisé.

Saunders (1992) a incorporé six (6) variables dans son étude (i.e. dépression, colère, violence généralisée, sévérité de la violence conjugale, attitude envers les femmes et intoxication durant les incidents de violence). Trois sous-groupes sont ressortis, soit les agresseurs qui s'attaquent uniquement à la famille (52% de l'échantillon), les agresseurs généralement violents (29 %) et les agresseurs instables émotionnellement (19%). Les agresseurs généralement violents sont caractérisés par une violence extra et intra-familiale plus importante. Leur violence est associée à l'utilisation d'alcool. Ils rapportent des niveaux de colère et de dépression variant de faible à modéré. Ces

caractéristiques laissent croire que les psychopathes devraient se retrouver dans ce sous-groupe des agresseurs généralement violents.

La notion d'intensité émotionnelle a été à l'origine de l'étude de Gottman et al. (1995). Ceux-ci ont proposé une nouvelle typologie d'agresseurs de conjointe basée sur le rythme cardiaque durant le visionnement vidéo d'un conflit matrimonial. Ainsi, le rythme cardiaque du *Type I* diminue durant l'incident observé tandis que celui du *Type II* augmente ou reste stable. Ils considèrent que la diminution du rythme cardiaque pourrait être due à des caractéristiques psychopathiques d'origine constitutionnelle, les psychopathes étant caractérisés par un déficit émotionnel. Ces derniers seraient donc moins réactionnels dans des situations riches en émotions ; ils réagiraient plutôt à des proto-émotions, telle la vengeance, plutôt qu'à la colère. Toutefois, ce point de vue a été passablement remis en question par Hare (Hare, 1998) qui préfère parler de déficit des fonctions cognitives.

Hale, Zimostad, Duckworth et Nicholas (1988) ont déterminé, en utilisant le MMPI, que 75% des conjoints violents avaient un score élevé aux échelles de dépression et de psychopathie. Flournoy et Wilson (1991), reproduisant la recherche de Hale et al. (1988), obtiennent un pourcentage de 44% pour le même groupe. Huss, Langhinrichsen-Rohling et Ramsey (1997) en arrivent à des conclusions similaires, alors que 39% des cas démontrent une élévation significative à l'échelle de déviance psychopathique.

A partir d'une revue de la littérature scientifique, Holtzworth-Munroe et Stuart (1994) ont établi une typologie d'agresseurs de conjointe comprenant trois groupes. Il y a ceux qui s'attaquent uniquement aux membres de la famille (environ 50% des agresseurs), les

agresseurs « dysphoriques/états-limites » (environ 25% des agresseurs) et les agresseurs « généralement violents/antisociaux » (environ 25% des agresseurs). Ce dernier groupe est surtout caractérisé par une violence d'intensités modérée à élevée incluant la violence psychologique et l'abus sexuel. Les individus de ce dernier groupe démontrent plus de violence extra familiale; ils ont également une histoire criminelle plus importante. Les auteurs mentionnent qu'on y retrouve un plus haut taux de psychopathie sans toutefois définir clairement ce dernier syndrome. Il est aussi à noter que la prévalence rapportée n'est qu'une estimation basée sur les recherches recensées par les auteurs.

Ces études ont utilisé diverses définitions de la psychopathie ainsi que des mesures variées (MMPI ou évaluation par cliniciens). Dans ce contexte, il devient donc difficile de déterminer avec justesse la prévalence de la psychopathie chez les agresseurs de conjointe.

La « Psychopathy Checklist »

Actuellement, l'outil le plus utilisé par les chercheurs pour évaluer la psychopathie (Cooke, Forth et Hare, 1998) est la « Psychopathy Checklist » (Hare, 1980, 1985, 1991), aussi désigné sous son acronyme le plus récent suite à la révision de 1991, soit PCL-R. Dans cette échelle, le diagnostic est le résultat d'une cotation de 20 items en trois points. La cote zéro est attribuée à un item qui ne s'applique pas au sujet, la cote un est lorsque les caractéristiques de l'item s'appliquent au sujet jusqu'à un certain point mais pas suffisamment pour lui valoir la cote deux, laquelle est attribuée lorsqu'il y a une correspondance raisonnablement bonne dans la plupart des aspects les plus essentiels. Le score total peut donc varier entre 0 et 40. Des valeurs critiques ont été définies pour

mieux préciser un mode d'organisation. Ainsi, un score de 30 ou plus permet de poser un diagnostic de psychopathie. Son absence appelle un score inférieur à 20, tandis que des résultats entre 20 et 29 réfèrent à une problématique dite « mixte ». Ces points de coupure sont ceux qui permettent la meilleure classification des sujets (Hare, 1991). Par contre, comme la psychopathie est considérée par certains comme une extension de la personnalité normale (Widiger, 1998), la PCL-R est aussi interprétée, à partir du continuum des résultats, dans son aspect dimensionnel.

Des analyses factorielles et des analyses d'items ont permis de faire ressortir deux facteurs (Cooke & Michie, 1997 ; Harpur, Hakstian & Hare, 1988 ; Harpur, Hare & Hakstian, 1989). Le premier est caractérisé par des traits de personnalité spécifiques (narcissiques) et le deuxième par des comportements antisociaux. C'est d'ailleurs le premier facteur qui différencie le diagnostic de psychopathie, selon la PCL-R, du diagnostic de personnalité antisociale du « Diagnostic and Statistical Manual of mental disorders » (DSM) (American Psychiatric Association, 1994). Le trouble de personnalité antisociale réfère davantage à des comportements antisociaux et non à des traits de personnalité. Il est à noter que le facteur 1 (traits de personnalité) est associé à la récidive violente tandis que le facteur 2 (comportements antisociaux) est associé à la récidive générale (Serin, 1996).

Certaines analyses récentes font plutôt ressortir trois facteurs à l'intérieur de la PCL-R (Cooke & Michie, 2001). Ce modèle hiérarchique à trois facteurs réfère au « style interpersonnel arrogant et fourbe », à la « vie affective pauvre » et au « comportement impulsif et irresponsable ».

Agressions sexuelles et psychopathie

La prévalence de la psychopathie chez les délinquants sexuels est faible, particulièrement chez les pédophiles, soit entre 3% et 15% (Brown & Forth, 1997 ; Miller, Geddings, Levenston & Patrick, 1994 : voir Hart & Hare, 1998; Rochefort & Earls, 1998; Serin, Malcolm, Khanna & Barbaree, 1994). Par contre, ces taux sont plus élevés chez les violeurs, la prévalence variant de 35% à 77% (Brown & Forth, 1997 ; Miller et al., 1994 : voir Hart et Hare, 1998).

Par ailleurs, la psychopathie s'avère particulièrement présente chez les agresseurs sexuels les plus chroniques et les plus violents (Rice, Harris & Quinsey, 1990). Comme les agressions sexuelles de conjointe sont généralement plus violentes que les agressions sexuelles de non-conjointe (St-Yves, Granger, Brien & Proulx, 1998; Koss, Dinero, Seibel & Cox, 1988 ; Groth & Birnbaum, 1979), la prévalence de la psychopathie ne serait-elle pas plus élevée parmi les agresseurs sexuels de conjointe?

Diverses typologies d'agresseurs sexuels ont été élaborées. Barbaree, Seto, Serin, Amos et Preston (1994) distinguent quatre types de violeurs. Deux ont une motivation sexuelle, distinction étant faite sur la base d'une composante sadique ou non-sadique, et deux ont une motivation agressive, distinction étant faite entre le viol opportuniste et le viol vindicatif. La PCL-R ne permet pas de différencier ces quatre groupes, bien que le facteur 2 (vie affective pauvre) soit statistiquement plus élevé chez les sujets à motivation sexuelle sadique que chez les trois autres sous-types. Le viol vindicatif semble s'apparenter au viol de la conjointe, viol qui a pour motivation l'humiliation et la vengeance, plutôt que les fantasmes sexuelles (St-Yves et al., 1998).

Hall et Hirschman (1991) ont élaboré une théorie selon laquelle le viol résulterait de l'interaction de quatre facteurs, un seul étant le précurseur primaire du délit. Ces facteurs sont : 1) l'excitation sexuelle pour le viol 2) les distorsions cognitives justifiant le viol 3) l'impulsivité émotionnelle épisodique et 4) les troubles de la personnalité. Bien que cela ne soit pas exclusif, les psychopathes se retrouveraient davantage dans les deux dernières catégories de par leurs caractéristiques psychologiques, leur niveau de violence générale et le modus operandi de l'agression sexuelle. Quant à eux, les agresseurs sexuels de conjointe se retrouvent davantage dans les trois dernières catégories puisqu'ils démontrent moins de fantasmes sexuelles déviantes mais font preuve de plus de distorsions cognitives concernant le viol que les agresseurs sexuels sans lien d'intimité (St-Yves et al., 1998). Les violeurs conjugaux présenteraient donc plus de traits psychopathiques.

Pour Knight et Prentky (1990), les agresseurs sexuels peuvent être distingués selon la motivation première du délit. Il y a le type opportuniste, généralement impulsif; il utilise un certain degré de violence, uniquement pour vaincre la résistance de sa victime; ce dernier planifie peu son crime. Le type chroniquement colérique agit sous le coup de la colère et inflige souvent des blessures graves à sa victime. Le type sexuel agit suite à des fantasmes sexuelles déviantes, sadiques ou non; il présente une série de distorsions cognitives à propos des femmes et de la sexualité. Le type vindicatif nourrit une colère spécifique envers les femmes; il agit habituellement avec brutalité dans le but de les humilier. Travaillant à partir de cette typologie et de la conception de la psychopathie définie par la PCL-R, Brown et Forth (1997) ont évalué que les psychopathes se

retrouvent deux fois plus souvent dans les sous-groupes d'agresseurs « opportunistes » ou « envahis par la colère »; les non-psychopathes sont trois fois plus nombreux à présenter une motivation sexuelle non-sadique ; peu de psychopathes sont identifiés comme agresseurs « vindicatifs ». Ces auteures ont fait ressortir que le type « opportuniste » présente un score moyen plus élevé au facteur 1 (facteur relié à la récurrence violente selon Serin, 1996) que le type « vindicatif ». Les deux types obtiennent des scores équivalents au facteur 2. Comme les violeurs conjugaux se retrouvent plus souvent dans la catégorie des agresseurs « vindicatifs » (St-Yves et al., 1998), ceci porterait à croire qu'il y a moins de psychopathes parmi les agresseurs sexuels de conjointe. Cependant, il faut interpréter cette conclusion avec prudence puisque les violeurs conjugaux sont peu nombreux. Ils peuvent donc présenter un taux élevé de psychopathie même si l'ensemble des agresseurs « vindicatifs » ont une prévalence plus faible de psychopathie que les agresseurs « opportunistes ». Les agresseurs sexuels de conjointe pourraient donc représenter une population particulière parmi les agresseurs « vindicatifs ». En somme, ce sous-groupe serait possiblement sous-représenté dans le groupe des agresseurs « vindicatifs ».

Groth et Birnbaum (1979) soutiennent que les agresseurs sexuels sont motivés par trois facteurs, soit le pouvoir (power rape), la colère (anger rape) ou la sexualité. L'agression sexuelle de la conjointe s'apparente à une motivation colérique (anger rape) où le passage à l'acte est impulsif et physiquement brutal. Elle a comme objectif d'humilier la victime. Ces sujets rapportent peu de fantasmes sexuels déviantes. Les psychopathes devraient se retrouver dans les deux premières catégories puisque leur

passage à l'acte n'a pas une motivation sexuelle (Brown & Forth , 1997). Toutefois, le viol motivé par la colère s'apparente aux agressions sexuelles « vindicatives » de Knight et Prentky (1990), puisqu'il est peu planifié et impulsif, catégorie où l'on retrouve un plus faible taux de psychopathie.

Types de victimes et psychopathie

Sur l'ensemble de leur criminalité, et plus particulièrement en ce qui concerne l'homicide, les psychopathes s'attaquent davantage à des étrangers que les non-psychopathes (Williamson, Hare & Wong, 1987; Hersh & Gray-Little, 1998). Toutefois, les personnes proches sont aussi à risques avec les psychopathes. Notons aussi qu'il y a prédominance de victimes masculines chez les psychopathes, tandis que les femmes sont plus à risques avec les non-psychopathes (Williamson et al., 1987).

Cornell et al. (1996) ont comparé deux groupes de délinquants violents, l'un ayant exercé une violence instrumentale (dirigée vers un but spécifique) et l'autre ayant exercé une violence réactive (impulsive et émotive). Ils ont trouvé que les individus du premier groupe avaient des scores à la PCL-R significativement plus élevés que ceux du deuxième groupe et qu'ils s'attaquaient plus fréquemment à des étrangers. Il est important de préciser que la différence est établie sur la base des scores totaux à la PCL-R et non sur la base des trois catégories diagnostiques (psychopathe, non-psychopathe et mixte). Ainsi, la prévalence de la psychopathie n'est pas établie comme telle. Il se peut donc qu'il existe une différence de moyenne à la PCL-R mais qu'il ne se trouve pas plus de psychopathes dans un groupe que dans l'autre. Par ailleurs, ceux qui manifestent à la fois de la violence instrumentale et de la violence réactive sont inclus par Cornell et ses

collaborateurs dans le groupe des agresseurs dits « instrumentaux ». Or, les psychopathes, bien qu'utilisant majoritairement une violence « instrumentale », peuvent aussi utiliser une violence « réactive ».

Un portrait unique du style de violence utilisée par le psychopathe ne peut donc pas être tracé. Même s'il y a prédominance de certains types de victimes et même s'il y a possibilité d'un mode réactionnel instrumental, il lui arrive fréquemment de se montrer imprévisible, tel que démontré par l'item 10 de la PCL-R concernant la « faible maîtrise de soi », et l'item 14 concernant l'« impulsivité ». Le déficit émotionnel, caractérisé par le manque d'empathie (item 8 de la PCL-R) et l'affect superficiel (item 7), favorise un passage à l'acte contre les personnes en lien d'intimité tout autant qu'envers les étrangers. Ceci est supporté par les observations de Brown et Forth (1997) qui ont étudié le lien entre la psychopathie, l'agression sexuelle et le type de victimes. Elles ont comparé deux groupes d'agresseurs sexuels, soit des psychopathes et des non-psychopathes. Les violeurs psychopathes n'ont pas démontré plus d'émotions de tension et de frustration, qui conduisent à une violence instrumentale, que d'émotions intenses de colère et de dépression, qui résultent en une violence réactionnelle. La même constatation vaut aussi pour les non-psychopathes. De plus, elles n'ont trouvé aucune différence significative du taux de psychopathie en fonction du lien avec la victime. Toutefois, ces données peuvent porter à confusion puisque la définition du lien avec la victime n'est pas clairement opérationnalisée. Il apparaît que les catégories ne sont pas exclusives, certains sujets pouvant se retrouver dans plus d'une catégorie de victimes. Par ailleurs, leur échantillon comprenant 60 cas, 16 se sont identifiés comme étant dans une relation

conjugale au moment du délit; c'est exactement le nombre d'agresseurs sexuels de conjointe retrouvé. Aucun agresseur de non-conjointe n'était en relation de couple avant le délit, ce qui pose le problème de la comparaison des groupes.

St-Yves et al., (soumis) ont observé que les agresseurs sexuels en lien d'intimité avec leur victime (conjointe, enfant, parenté) réagissent à des facteurs précurseurs aux délits qui sont spécifiques à la victime (par exemple, un conflit interpersonnel avec la partenaire ou une séparation). Ces derniers démontrent plus de colère, surtout durant le passage à l'acte, que les agresseurs sexuels qui n'ont pas de lien d'intimité. Ils ont aussi tendance à utiliser plus de force pour dominer et humilier leur victime, à démontrer moins de culpabilité, de honte et de remords, à reconnaître moins de problématiques sexuelles. Ces résultats s'apparentent à ceux de Groth et Birnbaum (1979); ceux-ci observent que les agresseurs sexuels de conjointe sont motivés par la colère.

Considérant que certains psychopathes peuvent s'en prendre à leur conjointe, que les psychopathes peuvent s'en prendre autant à leurs proches qu'à des étrangers, que leur passage à l'acte peut être instrumental ou réactif, que leur motivation première n'est pas sexuelle, tout comme l'ensemble des violeurs conjugaux, qu'ils se montrent insensibles au plan émotif (items 7 et 8 de la PCL-R) et que l'étude de Brown et Forth (1997) présente certaines limites, il y a donc lieu de vérifier à nouveau l'hypothèse que les caractéristiques des agresseurs sexuels de conjointe tiennent d'un mode de fonctionnement psychopathique par opposition aux agresseurs sexuels de femmes sans lien d'intimité.

Méthodologie

Sujets

L'échantillon est de 97 détenus dont 27 ont agressé sexuellement leur conjointe et 70 ont agressé sexuellement une femme adulte qui n'était pas leur conjointe. Il s'agit de tous les sujets rencontrant les critères qui se trouvaient dans un programme de traitement, soit pour délinquants sexuels soit pour conjoints violents, programmes offerts par le Service Correctionnel du Canada (SCC) de la région du Québec. Un tel échantillon permet de réaliser une analyse de variance à deux groupes en assumant un effet de « size » large avec une puissance statistique de .80 pour un alpha de .05 (Cohen, 1991).

Le terme « conjointe » définit ici une femme avec qui le sujet entretient, ou a entretenu, une relation intime et sexuelle¹. Les détenus qui ont commis une agression sexuelle sur leur conjointe ainsi que sur une autre personne n'ont pas été retenus afin d'assurer l'homogénéité des groupes.

Les deux groupes sont équivalents au niveau de l'âge. Les agresseurs sexuels de conjointe ont en moyenne 42,77 ans, avec un écart type de 8,47; les agresseurs sexuels de non-conjointe ont en moyenne 40,21 ans avec un écart type de 8,71 ($t(94) = -1,29$, $p = n.s.$). Les années de scolarisation sont aussi équivalentes. Les agresseurs sexuels de conjointe ont en moyenne 8,91 années d'étude, avec un écart type de 2,61; les agresseurs sexuels de non-conjointe ont en moyenne 9,04 années d'étude avec un écart type de 2,48 ($t(76) = ,20$, $p = n.s.$).

¹ Cette définition est très proche de celle qu'utilisent les chercheurs (Centre canadien de la statistique juridique, 1994 ; Gelles et Straus, 1988 ; Straus, Gelles et Steinmetz, 1980), les organismes responsables des politiques (Comité canadien sur la violence faite aux femmes, 1993) et le Service Correctionnel du Canada.

Par ailleurs, le statut matrimonial au moment de l'enquête ne constitue pas une différence majeure, si ce n'est une tendance à avoir plus d'individus séparés ou divorcés chez les agresseurs de conjointe, ce qui est compréhensible considérant que la conjointe a été la victime par définition. Les données démontrent que les deux groupes avaient des taux similaires de sujets mariés ou en union libre au moment du délit. Donc, ce n'est pas l'accessibilité à une conjointe potentielle qui est un élément déterminant dans le passage à l'acte.

Instrument et procédure

La version française de la PCL-R fut utilisée (Côté & Hodgins, 1996) pour cerner la psychopathie. Dans la présente étude, l'accord interjuges est de .69 (71 sujets), ce qui peut être considéré comme substantiel (Landis & Koch, 1977). La cotation est faite auprès des détenus dans le cadre des activités régulières du Service Correctionnel du Canada, par des employés dûment formés.

Résultats

Une trop faible proportion de cas identifiés comme psychopathes à l'intérieur de l'échantillon global (3 sujets chez les agresseurs de conjointe et 2 sujets chez les agresseurs de non-conjointe) limite la possibilité d'effectuer des tests d'hypothèse. Le groupe des psychopathes est donc éliminé de l'analyse statistique basée dans un premier temps sur une conception taxinomique (catégorielle) de la psychopathie.

L'analyse effectuée à partir des deux seuls sous-groupes restant à la PCL-R, soit les « non-psychopathes » et ceux dits « mixtes », démontre qu'il existe une plus forte proportion de cas mixtes dans le groupe d'agresseurs sexuels de conjointe (75 %) que

chez les agresseurs de non-conjointe (42,6 %); il s'ensuit que les non-psychopathes sont plus nombreux chez les agresseurs sexuels de non-conjointe (57,4 %) que chez les agresseurs sexuels de conjointe (25 %), ($\chi^2(1, N=91) = 7,43, \rho < .01$). Ces données montrent qu'il existe une relation entre la catégorie diagnostique à la PCL-R et le lien d'intimité qui unit l'agresseur et la victime.

Sur la base d'un continuum des résultats à la PCL-R, correspondant à une conception dimensionnelle de la psychopathie, les agresseurs sexuels de conjointe obtiennent un score moyen significativement plus élevé ($M=22,81$, $\text{é.t.}=7,07$) que les agresseurs sexuels de non-conjointe ($M = 19,16$, $\text{é.t.} = 6,25$), ($t(95) = 2,49, \rho < .05$).

Par ailleurs, une analyse basée sur les deux facteurs identifiés à la PCL-R n'a pas permis de faire ressortir de relations significatives entre l'un ou l'autre de ces facteurs et la nature du lien qui unit l'agresseur et la victime. Par contre, le modèle à trois facteurs a permis de faire ressortir que le facteur 2 (vie affective pauvre) distingue les deux groupes d'agresseurs sexuels, les agresseurs sexuels de conjointe ($M = 5.52$, $\text{é.t.} = 2.10$) ayant une moyenne significativement plus élevée que les agresseurs sexuels de non-conjointe ($M = 4.40$, $\text{é.t.} = 2.24$), ($t(95) = -2.25, \rho < .05$).

Discussion

Bien que l'hypothèse de départ ne puisse être maintenue, faute de sujets identifiés comme « psychopathes », les analyses révèlent néanmoins des points intéressants. En interprétant les résultats à la PCL-R sous l'angle d'un continuum, les agresseurs sexuels de conjointe ont obtenu une moyenne plus élevée. Toutefois, il y a lieu de faire la différence entre cette donnée et l'utilisation de la PCL-R sous l'angle catégoriel. Ce

faisant, il s'ensuit un taux plus élevé de « non-psychopathes » chez les agresseurs sexuels de non-conjointe, les cas « mixtes » étant plus nombreux chez les agresseurs sexuels de conjointe.

A la lumière des données antérieures sur la psychopathie et l'agression sexuelle, il est surprenant de trouver si peu de « psychopathes » dans cet échantillon, d'autant plus que la validation québécoise de l'échelle a démontré une concordance au niveau de la prévalence entre les échantillons du Québec et ceux de l'ensemble du Canada. L'aspect culturel ne semble donc pas être en cause ici (Hare, 1991). Quelques hypothèses pourraient être avancées pour expliquer cet état de fait. Il est possible que ces données représentent effectivement la réalité du phénomène étudié. Brown et Forth (1997) avaient obtenu 21 cas diagnostiqués comme « psychopathes » sur un échantillon de 60 délinquants sexuels. Ceci pourrait s'expliquer par l'ambiguïté de la classification du lien avec la victime dans la recherche de Brown et Forth. Plusieurs de ces cas avaient agressé tout autant leur conjointe qu'une personne qui leur était inconnue. Brown et Forth ont aussi établi trois liens distincts pour définir le lien unissant l'agresseur à sa victime, ajoutant la catégorie « connaissance ». Nous avons préféré créer des classes plus hermétiques en éliminant un lien ambigu (connaissance) et ceux qui avaient agressé d'autres personnes que leur conjointe pour ce qui est des sujets du groupe des agresseurs de conjointe. Il se pourrait donc que les « psychopathes » se retrouvent dans cette catégorie de multi agresseurs d'autant plus qu'il est reconnu que les « psychopathes » font plus de victimes que les « non-psychopathes » (Hare & McPherson, 1984).

L'hypothèse d'une sélection préalable aux programmes est également à envisager pour expliquer le peu de « psychopathes » dans notre échantillon. En principe, tous les cas de délinquants sexuels et de conjoints violents sont orientés vers un programme de traitement par le Service Correctionnel du Canada. Ce n'est donc pas à l'étape de l'orientation qu'une éventuelle sélection pourrait s'opérer. De plus, comme le mentionne Hare (1991), les « psychopathes » sont habiles à se « prévaloir des structures et des programmes les plus susceptibles de donner l'impression qu'ils sont vraiment décidés à se réhabiliter ». Donc ils ne refuseront habituellement pas de participer, du moins une partie d'entre eux. Toutefois, cette motivation superficielle peut amener les « psychopathes » à être exclus des groupes de traitement pour incapacité à véritablement se remettre en question et à changer. Ainsi la relation entre la catégorie diagnostique de la PCL-R et le lien avec la victime d'agression sexuelle reste encore à explorer notamment en recourant à un échantillon plus représentatif de l'ensemble des détenus ayant agressé sexuellement.

Un autre résultat intéressant est la moyenne plus élevée obtenue au facteur « vie affective pauvre » par les agresseurs sexuels de conjointe. Ce facteur, identifié par Cooke et Michie (2001), est inclus dans le facteur un du modèle original à deux facteurs (Hare, 1991). On se souviendra que, dans les études qui ont utilisé l'analyse factorielle originale, c'est le facteur un qui différencie la psychopathie de la personnalité antisociale. Il semble donc que ce résultat particulier identifie des caractéristiques centrales liées à la psychopathie chez les agresseurs sexuels de conjointe.

L'originalité de la présente étude réside premièrement dans l'approche théorique du problème. En effet, très peu de recherches se sont arrêtées à étudier la spécificité de la population des conjoints sexuellement violents en comparaison à d'autres dynamiques délictuelles, outre le lien qui les unit à leur victime. Dès lors, cette approche soulève la question de savoir si les violeurs conjugaux sont à comprendre sous l'angle de la délinquance sexuelle, de la violence familiale ou encore d'un fonctionnement typiquement psychopathique.

Brown et Forth (1997) sont celles qui se sont le plus rapprochées du présent sujet d'étude mais le faisant uniquement sous l'angle de la délinquance sexuelle. Ainsi, elles ont sélectionné leurs sujets à partir du délit principal. Nous avons préféré sélectionner nos sujets à partir de programmes de traitement spécifiques incluant un programme pour la violence conjugale. Ainsi, des sujets avec des délits officiels d'agressions sexuelles, mais aussi ceux qui avaient admis avoir agressé sexuellement leur conjointe, sans avoir été reconnus coupables pour ces délits, étaient sélectionnés. Ceci permet de diminuer les problèmes de dénonciation reliés à l'agression sexuelle d'une conjointe et ainsi d'avoir un échantillon d'agresseurs sexuels de conjointe plus représentatif de cette dynamique. Il faut penser que l'aspect non-volontaire de la relation sexuelle entre conjoints peut faire problème dans l'élaboration de la preuve criminelle et ainsi amener un plus faible taux de dénonciations, d'accusations et de condamnations. Cet acte criminel n'est d'ailleurs reconnu que depuis 1983 au Canada (Roberts & Pires, 1992). Avant cette date, le conjoint pouvait faire l'objet d'accusations reliées à la violence utilisée durant l'agression mais non quant à l'aspect sexuel du geste. Sous cet angle, il se pourrait que les sujets qui

ont été condamnés pour agression sexuelle de leur conjointe correspondent aux cas les plus sévères d'agression, soit ceux qui amènent une plus grande probabilité de dénonciation.

Deuxièmement, l'originalité de l'étude réside également dans le fait que l'ensemble des diagnostics possibles à la PCL-R (psychopathe, mixte et non-psychopathe) fut considéré. Brown et Forth n'avaient étudié que la différence psychopathes/non-psychopathes et démontraient qu'il n'y avait aucune relation statistique entre la psychopathie et le lien avec la victime d'agression sexuelle. L'ajout du diagnostic « mixte » apporte un éclairage différent. En effet, considérant la prévalence plus élevée des agresseurs sexuels de conjointes chez les cas « mixte », il y a lieu de penser qu'ils seraient plus susceptibles de récidiver dans un délit possiblement sexuel. Dans le cadre d'un suivi d'une dizaine d'années, Wong (1996) a observé que, au plan de la récidive, les cas mixtes s'apparentent davantage aux psychopathes, leurs taux de récidive générale étant similaires. Cette conclusion peut aussi se défendre sous l'angle d'un continuum. Les études sur la récidive et la psychopathie laissent entrevoir que le score à la PCL-R est un des meilleurs indicateurs de la récidive, violente et sexuelle (Quinsey, Harris, Rice & Cormier, 1998 ; Harris, Rice & Cormier, 1991 ; Quinsey, Rice & Harris, 1995, Seto & Barbarre, 1999). Cette donnée devra être prise en considération lors de l'évaluation du risque de ces délinquants.

Les limites de la recherche reposent principalement dans le dépistage des cas d'agresseurs sexuels de conjointe. Nous avons déjà parlé de la difficulté légale que représentent de tels dossiers d'autant plus que les psychopathes sont plus opportunistes

dans leur passage à l'acte et qu'ils utilisent à l'occasion un minimum de force pour arriver à subjuguer leur victime. Il se pourrait qu'il soit plus difficile pour les autorités judiciaires d'établir clairement la preuve de leur culpabilité. Un échantillon d'agresseurs sexuels de conjointe pris dès l'étape de la dénonciation permettrait de contourner en partie cette limite.

Certes, l'étude comporte ses limites, mais les différences observées, de même que les pistes de réflexions identifiées pour expliquer l'absence de psychopathes, ouvrent la voie à une poursuite de la recherche.

Références

- American Psychiatric Association. (1994). *Diagnostic and Statistical Manual of mental disorders*. (4 ed.). Washington, D. C.: Author.
- Barbaree, H. E., Seto, M. C., & Langton, C. M. (2001, November). *Psychopathy, treatment behavior and sex offender recidivism: Extended follow-up*. Communication présentée à la conférence 2001 de l'Association for the Treatment of Sexual Abusers, San Antonio, USA.
- Barbaree, H., Seto, M., Serin, R., Amos, N., & Preston, D. (1994). Comparisons between sexual and nonsexual rapist subtypes. *Criminal Justice and Behavior*, 21, 95-114.
- Brown, S. L., & Forth, A. E. (1997). Psychopathy and sexual assault: Static risk factors, dynamic precursors, and rapist subtypes. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 65, 848-857.
- Caesar, P. L. (1986, August). Men who Batter: A heterogeneous group. In L. K. Hamberger, *The male batterer: Characteristics of a heterogeneous population*. Symposium conducted at the 94th Annual Convention of the American Psychological Association, Washington, USA.
- Centre canadien de la statistique juridique (1994). Résultats d'une enquête nationale sur l'agression contre la conjointe, *Juristat*, 14 (9), 1-22.
- Comité canadien sur la violence faite aux femmes (1993). *Un nouvel horizon: éliminer la violence, atteindre l'égalité*, Ottawa, Approvisionnement et Services Canada.
- Cooke, D. J., Forth, A. E., & Hare, R. D. (Eds.) (1998). *Psychopathy: Theory, research, and implications for society*. Dordrecht, The Netherlands: Kluwer.
- Cooke, D. J., & Michie, C. (1997). An item response theory analysis of the Hare Psychopathy Checklist. *Psychological Assessment*, 9 (3), 3-13.
- Cooke, D. J., & Michie, C. (2001). Refining the construct of psychopathy: Towards a hierarchical model. *Psychological Assessment*, 13 (2), 171-188.
- Côté, G., & Hodgins, S. (1996). *L'Échelle de psychopathie de Hare - Révisée: Éléments de la validation de la version française*. Toronto: Multi-Health Systems.
- Cornell, D. G., Warren, J., Hawk, G., Stafford, E., Oram, G., & Pine, D. (1996). Psychopathy in instrumental and reactive violent offenders. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 64, 783-790.
- Flournoy, P. S., & Wilson, G. L. (1991). Assesment of MMPI profiles of male batterers. *Violence and Victims*, 6, 309-320.
- Gelles, R. J., & Straus, M. A. (1988). *Intimate violence: The causes and consequences of abuse in the American family*, New York: Simon and Schuster.
- Goldsmith, H. R. (1990). Men who abuse their spouses: An approach to assessing futur risk, *Journal of Offender Counseling, Services and Rehabilitation*, 15, 45-56.
- Gondolf, E. W. (1988). Who are those guys? Toward a behavioral typology of batterers, *Violence and Victims*, 3, 187-203.

- Gottman, J., Jacobson, N., Rushe, R., Shortt, J., Babcock, J., La Taillade, J. & Waltx, J., (1995). The relationship between heart rate reactivity, emotionally aggressive behavior, and general violence in male batterers. *Journal of Family Psychology*, 9, 227-248.
- Groth, A. N., & Birnbaum, J. H. (1979). *Men who rape: The psychology of the offender*. New York : Plenum.
- Hale, G., Zimostad, S., Duckworth, J., & Nicholas, D., (1988). Abusive partners: MMPI profiles of male batterers. *Journal of Mental Health Counseling*, 10, 214-224.
- Hall, G.C.N. & Hirschman, R. (1991). Toward a theory of sexual aggression : A quadripartite model. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 59, 662-669.
- Hare, R. D. (1980). A research scale for the assessment of psychopathy in criminal populations. *Personality and Individual Differences*, 1, 111-119.
- Hare, R. D. (1985). A comparison of procedures for the assessment of psychopathy. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 53, 7-16.
- Hare, R. D. (1991). *The Hare Psychopathy Checklist — Revised*. Toronto: Multi-Health Systems.
- Hare, R.D. (1998). Psychopathy, affect, and behavior. In D. J. Cooke, A. E. Forth, R. D. Hare (Eds.), *Psychopathy: Theory, research, and implications for society* (pp. 105-137). Dordrecht, The Netherlands: Kluwer
- Hare, R. D., & McPherson, L. M. (1984). Violent and aggressive behavior by criminal psychopaths. *International Journal of Laws and Psychiatry*, 7, 35-50.
- Harpur, T. J., Hakstian, R., & Hare, R. D. (1988). Factor structure of the Psychopathy Checklist. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 56, 741-747.
- Harpur, T. J., Hare, R. D., & Hakstian, R. (1989). A two-factor conceptualization of psychopathy: Construct validity and implications for assessment. *Psychological Assessment: A Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 1, 6-17.
- Harris, G. T., Rice, M. E., & Cormier, C. A. (1991). Psychopathy and violent recidivism. *Law and Human Behavior*, 15, 625-637.
- Hart, S. D., & Hare, R. D. (1998). Psychopathy: Assessment and association with criminal conduct. In D. M. Stoff, & J. Maser (Eds), *Handbook of antisocial behavior* (pp. 22-35). Toronto: Wiley.
- Hersh, K., & Gray-Little, B. (1998). Psychopathic traits and attitudes associated with self-reported sexual aggression in college men. *Journal of Interpersonal Violence*, 13, 465-471.
- Holtzworth-Munroe, A., & Stuart, G. L. (1994). Typologies of male batterers: Three subtypes and the differences among them. *Psychological Bulletin*, 116, 476-497.
- Huss, M. T., & Langhinrichsen-Rohling, J. (2000). Identification of the psychopathic batterer: The clinical, legal, and policy implications. *Aggression and Violent Behavior, A Review Journal*, 5, 403-422.
- Huss, M. T., Langhinrichsen-Rohling, J. & Ramsey (1997, November). *Can practitioners use our research: The clinical utility of batterer typologies*. Presentation at the Association for the Advancement of Behavioral Therapy. Miami Beach, USA.

- Koss, M. P., Dinero, T. E., Seibel, C. A. & Cox S. L. (1988) Stranger and acquaintance rape: Are there differences in the victim's experience? *Psychology of Women Quarterly*, 12, 1-24.
- Kropp, P. R., Hart, S. D., Webster C. D. & Eaves D. (1995). *The spousal assault risk assessment (SARA) guide*. Vancouver. The British Columbia Institute on family violence.
- Landis, J. R. & Koch, G. G. (1977). The measurement of observer agreement for categorical data. *Biometrics*, 33, 159-174.
- Marquis, P., Abracen, J., Looman, J. & Serin, R. (2001, November). *Psychopathy, treatment change and recidivism with sexual offenders*. Communication présentée à la conférence 2001 de l'Association for the Treatment of Sexual Abusers, San Antonio.
- Ministres responsables de la Conditions féminine à l'échelle fédérale/ provinciale/ et territoriale (2002). *Évaluation de la violence contre les femmes: Un profil statistique*. Ottawa: Auteurs.
- Prentky, R. A., & Knight, R. A. (1991). Identifying critical dimensions for discriminating among rapists. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 59, 643-661.
- Quinsey, V. L., Harris, G. T., Rice, M. E., & Cormier, C. (1998). *Violent offenders: appraising and managing risk*. Washington, USA: American Psychological Association.
- Quinsey, V. L., Rice, M. E., & Harris, G. T. (1995). Actuarial prediction of sexual recidivism. *Journal of Interpersonal Violence*, 10, 85-105.
- Rice, M. E., Harris, G. T., & Quinsey, V. L. (1990). A follow-up of rapists assessed in a maximum security psychiatric facility. *Journal of Interpersonal Violence*, 5, 435-448.
- Roberts, J. & Pires, A. P. (1992). Le renvoi et la classification des infractions d'agression sexuelles. *Criminologie*, XXV, 1, 27-63.
- Rocheffort, S., & Earls, C. (1998, Mai). *Facteurs déterminants du fonctionnement antisocial et psychopathique chez deux groupes de sujets détenus en milieu carcéral* Présentation au 66 ième congrès de l'Association Canadienne française pour l'Avancement des Sciences (ACFAS), Québec, Canada.
- Rondeau, G. (1988). *Les programmes Québécois d'aide aux conjoints violents: Rapport sur les seize organismes existants au Québec*. Québec: Ministère de la Santé et des Services Sociaux.
- Saunders, D. G. (1992). A typology of men who batter women: three types derived from cluster analysis, *American Journal of Orthopsychiatry*, 62, 264-275.
- Serin, R. C. (1996). Violent recidivism in criminal psychopaths. *Law and Human Behavior*, 20, 207-217.
- Serin, R. C., Malcolm, P. B., Khanna, A., & Barbaree, H. E. (1994). Psychopathy and deviant sexual arousal in incarcerated sexual offenders. *Journal of Interpersonal Violence*, 9, 3-11.
- Seto, M. C., & Barbaree, H. E. (1999). Psychopathy, treatment behavior, and sex offenders recidivism. *Journal of Interpersonal Violence*, 14, 1235-1248.
- Sonkin, D. J. (1987). The assessment of court-mandated male batterers. Dans D. J. Sonkin, *Domestic violence on trial: Psychological and legal dimensions of family violence*, (pp. 174-196), New York, Springer.

- Stewart, L., Hill, J. & Cripps, J. (1999). Le traitement en violence familiale dans les milieux correctionnels, dans L. L. Motiuk, & R. C. Serin, *Compendium 2000 des programmes correctionnels efficaces*, (pp. 97-110), Ottawa, Service Correctionnel du Canada.
- Straus, M. A., Gelles, J. R. & Steinmetz, S. (1980). *Behind closed doors: Violence in the American family*, New York, Doubleday Anchor Press.
- Stuart, E. P. & Campbell, J. C. (1989). Assessment of patterns of dangerousness with battered women. *Issues in Menral Health Nursing*, 10, 245-260.
- St-Yves, M., Granger, L., Brien, T. & Proulx, J. (soumis). *Scénario délictuel et lien avec la victime chez des agresseurs sexuels de femmes adultes*. Manuscrit soumis pour publication.
- Walker, L. E. (1979). *The battered woman*, New York, Harper & Row.
- Widiger, T. A. (1998). Psychopathy and normal personality, dans D. J. Cooke, A. E. Forth, & R. D. Hare (Eds.), *Psychopathy: theory, research and implications for society* (pp. 47-68). Dordrecht, The Netherlands: Kluwer.
- Williamson, S. E., Hare, R. D., & Wong, S. (1987). Violence: Criminal psychopaths and their victims. *Canadian Journal of Behavioral Science*, 19, 454-462.
- Wong, S. (1996). Recidivism and the criminal career of psychopaths: A longitudinal study, dans D. J. Cooke, A. E. Forth, J. P. Newman, & R. D. Hare (Eds.), *Issues in criminological and legal psychology: No. 24, international perspectives on psychopathy* (pp. 147-152). Leicester, UK: British Psychological Society.

REVUE CRIMINOLOGIE CONSIGNES AUX AUTEURS

Criminologie ne publie que des textes originaux et inédits en français sur des résultats de recherche se rapportant à la délinquance, à la criminalité et à leur contrôle. Les articles sont évalués anonymement par un comité de lecture extérieur au comité de rédaction. Ils ne doivent pas être accessibles sur le web.

SOUSSION DES TEXTES

Les textes doivent parvenir à la rédaction en quatre (4) exemplaires, accompagnés d'une disquette sur laquelle le logiciel et la plate-forme utilisés sont précisés. Ex: Word 97 pour Windows. Dans la mesure du possible, nous faire parvenir le texte dans une version récente du logiciel Microsoft Word.

Joindre les fichiers de toutes polices de caractères particulières, que ce soit pour les documents textuels ou les fichiers images (eps).

PRÉSENTATION DES MANUSCRITS

Les textes doivent être présentés sur format papier, à double interligne. Ils ne doivent pas contenir plus de 6 000 mots.

La première page ne doit présenter que le titre du texte.

Sur la deuxième page doit apparaître le nom des auteurs, leur affiliation professionnelle, leur courriel, ainsi que le nombre de mots.

Deux résumés d'au plus 15 lignes chacun, l'un en anglais et l'autre en français, doivent être présentés sur la troisième page. Parce que les textes sont évalués à l'aveugle, il est très important que les auteurs s'assurent que les articles soumis ne contiennent aucune information permettant de les identifier.

TABLEAUX

Les tableaux doivent être identifiés dans un ordre séquentiel selon le modèle suivant : Tableau 1, Tableau 2, etc.

Les tableaux doivent être créés avec les fonctionnalités appropriées du traitement de texte. Les items des cellules ne devraient donc pas être séparés avec des tabulations mais plutôt avec de véritables cellules.

Les tableaux doivent être insérés dans le texte après le premier paragraphe où on y réfère pour la première fois.

FIGURES

Les figures doivent être identifiées dans un ordre séquentiel selon le modèle suivant : Figure 1, Figure 2, etc.

Joindre des originaux imprimés et des versions électroniques des figures de préférence, en formats TIFF, EPS ou Photoshop avec une excellente résolution.

NOTES

Les notes doivent être numérotées et apparaître en bas de page. Utiliser la fonction appropriée du traitement de texte pour lier les notes de bas de page avec les appels de notes dans le texte.

Dans le texte, les appels de notes sont en exposant et se trouvent immédiatement après le passage auquel ils renvoient et avant la ponctuation.

Les auteurs doivent éviter d'utiliser les notes pour expliquer et approfondir leurs propos et les réserver pour des précisions essentielles.

RÉFÉRENCES CITÉES DANS LE TEXTE

Ne pas citer les renseignements bibliographiques en entier dans le texte ou en notes infrapaginales. Il suffit d'indiquer, entre parenthèses, le nom de l'auteur suivi de l'année de publication. S'il y a lieu, indiquer les pages auxquelles on se réfère en les faisant précéder d'un deux-points. Ex. : (Boileau, 1991 : 312-313).

Si le nom de l'auteur est déjà mentionné dans le texte, le faire suivre par l'année (et les pages s'il y a lieu) entre parenthèses. Ex. : Boileau (1991).

Lorsqu'un auteur a plus d'un ouvrage publié la même année, les distinguer par les lettres a, b, c, etc., ajoutées à l'année. Ex. : (Boileau, 1991a).

Si plusieurs auteurs sont mentionnés, les indiquer par ordre croissant d'année de publication et les séparer par un point-virgule. Ex. : (Fagnan, 1991; Dupuis, 1995; Tardif, 1998).

Si un ouvrage compte deux auteurs, mentionner les deux noms.

Si un ouvrage compte plus de deux auteurs, ne mentionner que le premier nom suivi de « et al. » en italique. Ex. : (Bourbonnais *et al.*, 1997).

Dans le cas d'un organisme, mentionner le nom au complet lors de la première citation. Il est possible d'utiliser une abréviation, un sigle ou un acronyme par la suite, en autant que ce dernier ait été mentionné lors de la première citation. Ex. : (Office national du film du Canada (ONF), 1992).

Les références complètes devront apparaître dans la liste des références, à la fin du texte.

LISTE DES RÉFÉRENCES

La liste des références doit être présentée à la fin du texte dans une section intitulée « Références ».

Lorsque plusieurs références se rapportent à un même auteur, les présenter en ordre croissant d'année de publication.

Lorsqu'une référence comporte plusieurs auteurs, tous les noms doivent être mentionnés. Ne pas utiliser et al. dans la liste des références.

NORMES À SUIVRE POUR LA PRÉSENTATION DES RÉFÉRENCES (NORMES DE L'APA)

Livre :

Sanders, D.H., Murph, A.F., & Eng, R.J. (1984). *Les statistiques, une approche nouvelle*. Montréal : McGraw-Hill Éditeurs.

Article :

Brillon, Y. (1986). L'opinion publique et les politiques criminelles. *Criminologie*, 19 (1), 227-238.

Chapitre d'un livre :

Lasvergnas, I. (1987). La théorie et la compréhension du social. In B. Gauthier (ed.), *Recherche sociale* (pp. 111-173). Sillery : Presses de l'Université du Québec.

Crimin

Revue semi-thématique

Directeur : Pierre L.

Criminologie, revue
dossiers thématique
canadiens, américain

Déjà parus :

- o Comportements su
- o La notion de risqu
- o Problème sociaux
- o La victimologie :
- o La justice des min
- o La justice réparatr
- o La sécurité privée
- o La prévention de l
- approche dévelo
- o Violences familia
- o Criminalités écon
- o L'homicide conjug
- o Intervenir auprès
- o La détention prov
- o L'histoire de l'enf
- populations péna
- o Analyse spatiale d
- o La criminologie c
- Hommage à Den
- o Michel Foucault
- o Nouvelles connai
- questions en cri

Service d'abonn

ROWCOM

2155, rue Guy,

Montréal (Qué

Canada H3H 2F

Tél. : (514)

1-800

Téléc. : (514)

Dépositaire en

LIBRAIRIE DU Q

30, rue Gay-Lu

75005 Paris (F)

Tél. : 1.43.54.

Téléc. : 1.43.54



Les Presses
de l'Université

C.P. 6128, suc

Montréal (Qué

H3C 3J7

Tél. : (514) 34

Télec. : (514)

Courriel : pum